JULES RAULIN

1836-1896

A.-H. STORCK
Imprimeur de l'Université


22502848737


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

Presented by
Madame Journu-Magnan
Nice 1937



M^r LE PROFESSEUR RAULIN

JULES RAULIN

1836-1896



PRÉFACE

M. JULES RAULIN

La mort si soudaine de M. Raulin, doyen de la Faculté des sciences vient de plonger brusquement notre Université dans le deuil.

Ses funérailles ont eu lieu le 28 mai 1896.

Les honneurs militaires ont été rendus au défunt, dignitaire de la Légion d'honneur. Les cordons du poêle étaient tenus par M. le préfet du Rhône, M. le recteur de l'Académie, M. le doyen de la Faculté de droit, et M. Nolot, ancien conseiller général, ami de la famille.

M. Olivier Raulin, sous-lieutenant d'artillerie, élève à l'Ecole d'application de Fontainebleau, conduisait le deuil.

Immédiatement après la famille marchaient, en robe, M. l'assesseur et tous les professeurs de la Faculté des sciences. Ils étaient suivis d'un grand nombre de professeurs des autres Facultés en costume officiel.

Plusieurs membres du Conseil général, de la Municipalité, de la Chambre de commerce, du Conseil d'hygiène, et des diverses sociétés savantes de Lyon, de nombreux étudiants, des amis de la famille, formaient ensuite un long cortège, attestant les sympathies laissées par le défunt.

Nous reproduisons ici les discours prononcés sur sa tombe.

Successivement, M. Compayré, recteur de l'Académie de Lyon, M. le professeur Barbier, assesseur du doyen, au nom de la Faculté, M. le professeur Vignon pour l'Ecole de Chimie, M. le professeur André, représentant l'Ecole normale, M. Beaune, l'Académie de Lyon, M. le professeur Cazeneuve, la Société d'agriculture, sciences et industrie, M. Seyewetz, l'Association des anciens élèves de l'Ecole de chimie, M. Lochon, l'Association générale des étudiants ont pris la parole.

Leurs discours résument les diverses phases de la carrière de M. le doyen Raulin.

Ecrits sous l'émotion poignante de cette mort si inattendue, ils expriment, mieux que ne pourrait le faire une notice biographique, quel fut le rôle de M. Raulin dans les branches diverses où son activité a pu se manifester.

Ils demeureront, formant comme un faisceau de précieux témoignages pour les efforts de sa vie, et de touchants et universels regrets pour sa fin prématurée.

DISCOURS DE M. COMPAYRÉ

RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE LYON

Messieurs,

C'est avec un sentiment de profonde tristesse que je viens saluer du dernier adieu l'homme bon, le savant distingué, le doyen éminent que nous avons perdu. Qui m'eût dit, lorsque, il y a six mois à peine, je recevais de ses mains les services de l'Académie de Lyon, dont il avait eu pendant quelque temps la charge, que j'aurais sitôt à déplorer la brusque disparition du plus dévoué des collaborateurs ?

Il n'y a pas huit jours, nous nous entretenions ensemble, une nouvelle et dernière fois, de l'avenir et des espérances de l'Université lyonnaise. Avec son ardeur habituelle, — cette ardeur qui enflammait son âme, mais qui usait son corps fatigué — il me parlait de ses projets de créations nouvelles, où il avait mis tout son cœur, toute sa foi scientifique... Pourquoi faut-il que nous ne puissions plus compter sur lui, sur son expérience et son activité, pour les mener à bonne fin ?

Plus récemment encore, l'avant-veille du fatal événement, je rédigeais, pour l'adresser à M. le Ministre, le rapport où je demandais qu'à ses mérites exceptionnels fût accordée la légitime récompense d'un nouveau grade dans la Légion d'honneur. A ce rapport, qui n'est

point parti, il a fallu substituer, hélas ! le télégramme funèbre, annonçant la triste nouvelle ; et au lieu de la distinction espérée pour une date prochaine, c'est une dépêche de condoléance et de regrets qui m'est arrivée de Paris, et que je dépose sur cette tombe !

Quelques heures avant que la mort le foudroyât, il était debout, vaillant et souriant, tout occupé à préparer pour la fête patriotique du lendemain les drapeaux du pavoisement ; ne se doutant pas qu'à la place des couleurs joyeuses c'étaient des crêpes de deuil que les Facultés de Lyon auraient à arborer en sa mémoire.

Douce en un sens pour celui qui devait mourir, puisqu'elle lui a épargné les souffrances d'une maladie prolongée, la mort n'en a pas moins été brutale — brutale pour lui-même, puisqu'elle l'a frappé prématurément, longtemps avant le terme normal de la vie humaine ; brutale pour tous ceux qui lui survivent, parce qu'elle l'a fauché du soir au matin, sans leur laisser presque le temps de recevoir ses dernières paroles et ses embrassements suprêmes. A si peu de distance il m'a été donné de le voir plein de force et de vie, excité par la passion du devoir et la fièvre des espérances, et puis couché pâle sur son lit de mort, baigné par les larmes des siens, — que mon imagination déconcertée s'est plus d'une fois demandé depuis deux jours si je n'étais pas la dupe d'un rêve et si le vivant d'hier était bien le même que le mort d'aujourd'hui.

Je n'étais entré en relations avec M. le doyen Raulin que depuis quelques mois, et il me semblait pourtant que je le connaissais depuis de longues années : c'est qu'avec son caractère expansif, loyal et franc, les lenteurs ordinaires, les préliminaires des amitiés nouvelles étaient singulièrement abrégés. On avait vite fait de l'estimer et de l'aimer. Son regard clair découvrait tout de suite la bonté de son âme, la sincérité de son dévouement ; et voilà comment, en quelques semaines, à la réserve nécessaire des premiers rapports administratifs, avait si promptement succédé, entre lui et moi, une intimité réelle, faite de confiance réciproque, et comment à cette heure, ma douleur peut s'égaler à celle de ses plus vieux amis.

Ce qu'a été la longue carrière de quarante ans de cet excellent universitaire, des voix compétentes vous le diront, mais je tiens à

mettre en relief deux ou trois traits essentiels de son rôle à la Faculté des sciences, parce qu'à la fois nous y trouverons des raisons particulières pour honorer sa mémoire, et des exemples, des leçons peut-être, pour nous guider dans l'avenir.

M. Raulin avait trop de hauteur d'esprit pour méconnaître l'importance capitale de la théorie et de la doctrine, la dignité souveraine des recherches purement spéculatives. Mais il comprenait aussi, — il a été un des premiers à le montrer — la nécessité et le prix d'un enseignement pratique de la science. Croirait-on que dans son effort louable pour donner à l'enseignement de la chimie industrielle et agricole dont il était chargé le caractère d'utilité positive qui lui convenait, il a été, dans ses débuts, contrecarré et blâmé? Croirait-on qu'en 1884 un inspecteur général de l'enseignement supérieur en était encore à juger « dangereux » ce qu'il appelait les innovations M. Raulin, sous prétexte qu'elles risquaient d'abaisser le niveau des études dans les Facultés ? M. Raulin, qui ne manquait ni d'indépendance ni de malice, protesta fermement, en demandant immédiatement de passer dans la chaire de chimie générale. Le ministère ne consentit pas à le transférer, parce que d'accord avec le sentiment personnel du professeur de Lyon, on pensait déjà, en haut lieu, que l'enseignement supérieur ne saurait déchoir en se rendant directement utile ; que dans une ville telle que Lyon surtout, il est nécessaire d'affirmer la solidarité de la science et de l'industrie, d'établir des rapports étroits entre le laboratoire et l'atelier ; et qu'enfin le rôle d'une Faculté des sciences n'est pas seulement de former des savants pour la découverte, des professeurs pour l'enseignement, qu'elle a pour devoir aussi d'élever des praticiens préparés par une éducation technique à favoriser le mouvement économique du monde moderne et à accroître les sources de la richesse matérielle du pays.

M. Raulin aura été à Lyon un des agents les plus utiles de cette œuvre de rapprochement nécessaire, qui incorpore l'Université dans la cité, et qui associe le travail intellectuel des Facultés à la vie commerciale et industrielle de toute une région.

Mais ce n'est pas seulement au rayonnement extérieur de la Faculté des sciences que M. Raulin aura contribué comme professeur : comme

doyen, il a travaillé à en fortifier, à en organiser la vie intérieure. Ah! comme il l'aimait cette chère Faculté, dont il a vu pendant vingt ans grandir l'influence et l'éclat, non sans y participer brillamment lui-même! Elle le lui rendait bien d'ailleurs, puisque, il y a trois ans, ses collègues le désignaient à l'unanimité pour les fonctions du décanat. N'étant devenu leur chef que pour être plus utilement leur ami, M. Raulin ne négligeait rien de ce qui pouvait servir leurs intérêts privés, non moins que les intérêts généraux de la Faculté.

Avec quelle sollicitude il venait à chaque instant nous exposer leurs titres et leurs droits, demander pour eux des récompenses et des encouragements! Et grâce à son dévouement incessant, grâce à son sage esprit de conciliation, il sentait l'harmonie, la bonne entente grandir et régner autour de lui ; plus satisfait peut-être de ce résultat que d'aucun autre, car il savait qu'une Faculté n'est puissante que si elle est unie et si un intime esprit de corps l'anime tout entière, que si tous ses membres, quelles que soient leurs origines diverses, maintenant attachés aux mêmes devoirs, s'y groupent et s'y solidarisent, pour ne former qu'une seule famille!

Nous n'oublierons, Messieurs, aucun des services que notre mort regretté a rendus à l'Université et à la science, et nous penserons tristement à tous ceux qu'il aurait pu leur rendre encore. Sa devise était d'agir toujours. Le mal qui le minait sourdement s'était déclaré déjà il y a dix-huit mois, après les fatigues du Congrès international de 1894. Mais cet avertissement ne l'avait pas arrêté. Il était de ceux qui ne savent pas ménager leurs forces. Il allait droit devant lui, insoucieux de lui-même, à la recherche du bien de tous, comme le soldat va au feu, sans regarder au péril, avec cette généreuse imprévoyance des hommes de cœur qui, aux soins égoïstes de leur santé, préfèrent l'accomplissement coûte que coûte des devoirs qu'ils ont à remplir.

Bien loin de consentir à un repos nécessaire qui eût prolongé son existence, et dont il sentait cependant le besoin — car, en 1890, cet aveu lui échappait : « Mes occupations professionnelles, jointes au labeur que nécessitent mes travaux personnels, dépassent les forces humaines » — il semblait chercher sans cesse des occasions nouvelles

d'occupation et d'action. Il n'aura pas vu poser la première pierre de cet Institut de chimie — qui, malgré tout, sera son œuvre et où nous inscrirons son nom — et déjà il rêvait d'un Institut de physique! Je crois bien qu'il n'a mérité dans sa vie, de ses chefs, d'autre reproche que celui d'abuser de la lecture, et d'avoir sur sa table d'étude plus de cent livres empruntés à la bibliothèque universitaire; il s'en, excusait promettant d'être plus sage, et de ne prendre désormais que « dix volumes à la fois »... Toujours prêt à rendre service, comme s'il n'eût pas été accablé par ses propres affaires, il se chargeait des affaires des autres; et quand il avait fini de travailler pour la Faculté des sciences, il se mettait à l'œuvre pour les autres Facultés, en s'occupant par exemple des appareils de chauffage de la Faculté de médecine...

Il est mort victime de cette fièvre de travail, toujours actif et agissant, maître jusqu'au bout de son intelligence, et, dans ses dernières pensées, associant au souci de sa famille bien-aimée celui de la Faculté, son autre famille.

Tous nous conserverons pieusement son souvenir, et, pour le prouver, nous nous attacherons avec plus de passion que jamais à l'œuvre dont il aura été l'un des premiers et des plus utiles promoteurs : l'organisation de l'Université lyonnaise.

Les serviteurs de la science passent et meurent, Messieurs, mais la science est immortelle! et elle gardera à Raulin une place dans ses annales, à côté de son maître, le grand Pasteur, qu'il a suivi de si près dans la tombe, et dont il a eu l'honneur d'être le collaborateur et l'ami!

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR BARBIER

ASSESSEUR DU DOYEN DE LA FACULTÉ DES SCIENCES

MESSIEURS,

Je viens au nom de la Faculté des sciences adresser un dernier adieu à l'homme éminent qui vient de nous être enlevé dans toute la vigueur de l'âge, au moment où son infatigable activité, après avoir puissamment contribué au développement de notre Faculté, s'apprêtait à lui rendre encore de nouveaux et importants services.

Issu d'une famille universitaire, notre regretté doyen se sentit de bonne heure attiré vers la carrière de l'enseignement; il débuta tout jeune encore dans les fonctions de maître répétiteur au Collège de Sédan, puis au Lycée de Douai. Il trouva, malgré des occupations bien absorbantes, le temps de préparer le concours d'admission à l'École normale supérieure, où il entra à 21 ans.

C'est là que son mérite attira sur lui l'attention de l'illustre savant qui préludait alors aux magnifiques découvertes qui ont régénéré l'industrie séricicole. Pasteur s'attacha le jeune chimiste et l'initia aux difficiles recherches sur les maladies des vers à soie, qui à cette époque faisaient l'objet des efforts de ce puissant génie.

Cette collaboration dura plusieurs années et fut féconde en résultats pratiques; Raulin se rendit à Alais, y résida longtemps, et prit une part active à l'élaboration de la méthode de sélection des graines de vers à soie. Après le nom de Pasteur, c'est le sien qui reste attaché à

ce magnifique présent offert par la science à l'industrie qui fait la prospérité de notre région.

Raulin passa quelques années dans l'enseignement secondaire, pendant lesquelles il professa la physique et la chimie aux lycées de Brest et de Caen; il fut, en 1876, nommé chargé de cours, puis professeur de chimie industrielle à la Faculté des sciences de Lyon, où ce nouvel enseignement venait d'être créé.

A peine installé dans ses nouvelles fonctions, il comprit bien vite que l'enseignement de l'amphithéâtre, quelque talent qu'on y dépensât, ne pouvait suffire pour rendre à l'industrie lyonnaise tous les services qu'elle attendait de la chaire nouvelle. C'est alors qu'il songea à la création d'une école de chimie industrielle rattachée à la Faculté des sciences, et destinée à fournir à toutes les industries chimiques des auxiliaires expérimentés et instruits. Ce ne fut qu'en 1883, lors du transfert de la Faculté au quai Claude-Bernard, qu'il put réaliser ses projets.

Les ministères de l'Instruction publique et du Commerce, le Conseil général du Rhône, le Conseil municipal et la Chambre de commerce de Lyon comprirent bien vite l'importance de cette institution, et lui accordèrent un appui qui ne lui a jamais fait défaut.

Plus tard, en 1886, de nouvelles libéralités lui permirent d'étendre son enseignement à la chimie agricole, et de fonder à Pierre-Bénite une station agronomique qui a déjà produit d'intéressants résultats.

Ce qu'a été cette école de chimie appliquée à l'industrie et à l'agriculture, quels services elle a rendus, combien de jeunes chimistes elle a formés, c'est ce que vous dira mieux que moi le dévoué collaborateur de notre regretté collègue Raulin.

A ces charges déjà si considérables devaient s'en ajouter de nouvelles. Il y a trois ans, par un vote unanime, la Faculté mit en première ligne le nom de Raulin pour le décanat. Notre doyen justifia pleinement la confiance que nous lui avions accordée en mettant au service de la Faculté l'esprit pratique et l'intelligente initiative qui le distinguaient à un si haut degré. Dans l'exercice de ses fonctions souvent délicates, il sut se montrer juste, bienveillant, et s'acquérir la sympathie de tous ses collègues, qui espéraient bien le voir longtemps encore travailler, à

leur tête, à la prospérité de leur Faculté. Au moment même où la mort vint le frapper, il voyait aboutir, grâce à son énergie, un projet qui intéresse au plus haut degré notre Université, la création d'un Institut chimique.

Malgré ces occupations si diverses, notre cher collègue n'a pas manqué au devoir qui incombe à chacun de nous de travailler à l'avancement de la science.

Sa thèse de doctorat est restée classique. A une époque où ces questions étaient bien peu connues, il fixa, par une étude magistrale, les conditions biologiques dans lesquelles se développe l'*Aspergillus niger*. Il publia ensuite une série de mémoires importants sur de nombreux sujets de chimie physiologique, de chimie industrielle et de chimie agricole.

Cette carrière si bien remplie a valu à notre collègue sa nomination dans l'ordre national de la Légion d'honneur en 1886, et tout récemment sa promotion à la plus haute classe dans le personnel des Facultés.

Cette mort imprévue n'atteint pas seulement les intérêts de notre Faculté, elle nous frappe cruellement en nous enlevant un ami sûr et dévoué. Les qualités de l'homme privé sont trop connues de tous pour qu'il convienne de les rappeler ici. Bornons-nous à associer notre douleur à celle de cette famille en deuil, et à l'assurer que la mémoire de Raulin restera toujours honorée parmi nous.

Au nom de la Faculté des sciences je vous adresse, mon cher doyen, un suprême adieu.

DISCOURS DE M. LÉO VIGNON

PROFESSEUR ADJOINT A LA FACULTÉ DES SCIENCES
SOUS-DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DE CHIMIE INDUSTRIELLE

Messieurs,

Au nom de l'École de chimie industrielle annexée à la Faculté des sciences de Lyon, je viens adresser au chef que nous pleurons un suprême adieu.

L'École de chimie était l'œuvre capitale de M. le doyen Raulin. Il la fonda en 1883, avec le concours de la Chambre de Commerce de Lyon.

Destinée à former des chimistes pour l'industrie lyonnaise, cette École fut accueillie par la Faculté des sciences, qui se l'annexa, et mit à sa disposition des laboratoires et une partie du personnel enseignant.

Subventionnée par la Chambre de Commerce de Lyon, le Ministère du commerce et le Conseil municipal de Lyon, l'École eut ainsi la bonne fortune de rencontrer à ses débuts un milieu scientifique de l'ordre le plus élevé, en même temps que des appuis moraux et matériels particulièrement efficaces et précieux.

Mais toutes ces circonstances heureuses eussent été stériles, sans la participation personnelle de M. Raulin. La fondation de l'École, son développement, sa prospérité actuelle, représentent bien réellement son œuvre à lui.

Les grandes Écoles, en effet, ne se fondent pas, et surtout ne se développent pas, seulement par un ensemble de conditions matérielles favorables. Il faut, en outre, qu'une idée maîtresse vienne assurer,

par ses manifestations intellectuelles et morales, le progrès et l'épanouissement de l'œuvre entreprise.

Mieux que personne, M. Raulin était capable de concevoir et de réaliser le programme qu'il s'était tracé.

Il réussit à associer la Faculté des sciences à une œuvre de prévoyance et de bonne organisation économique, en appliquant une partie des puissants moyens d'action de la Faculté au fonctionnement et au progrès de l'Industrie lyonnaise.

A notre époque, la science pure est comme l'âme de l'industrie. Les applications de la chimie, en particulier, sont devenues si nombreuses et si variées que tout un personnel de chimistes industriels exercés a dû être créé et devra dans l'avenir être soigneusement recruté et instruit.

Grâce à la fondation de l'École de chimie, l'industrie lyonnaise est déjà presque complètement affranchie de ce tribut qu'elle devait payer à la science étrangère, en lui demandant les auxiliaires dont elle avait besoin.

C'est à cette œuvre capitale que M. le doyen Raulin a consacré les forces de son esprit et les ressources de son infatigable dévouement.

L'École qu'il laisse après lui, la première qui ait été organisée en France auprès d'une Faculté des sciences, honorera grandement son nom, et Lyon conservera le souvenir de ce citoyen d'adoption qui a su unir, pour la réalisation d'une œuvre féconde, la Faculté des sciences, la Chambre de Commerce et la Municipalité.

Les derniers jours de la vie de M. Raulin ont été consacrés à l'Institut de chimie dont l'organisation viendra accroître encore les moyens d'action de la Faculté et, par suite, ceux de l'École de chimie industrielle.

Pour nous, qui avons été le témoin quotidien de ce grand et constant labeur, et qui associé à sa tâche avons pu, mieux que personne, apprécier la sûreté de son intelligence et la droiture de son cœur, nous venons, avec une profonde émotion, offrir à la mémoire de notre Maître vénéré, au nom de tous ceux qui appartiennent à l'École de chimie industrielle, professeurs et étudiants, le tribut de notre reconnaissance inaltérable.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR ANDRÉ

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Hier, Raulin était là au milieu de nous, et maintenant le voici. J'ai le cœur meurtri, l'âme terrifiée par le coup si soudain de cette disparition instantanée et pourtant définitive, et, malgré ma douleur, il me faut remplir le triste devoir de rendre à mon camarade d'école un dernier hommage au nom de ceux d'entre nous qui sont ici et de lui apporter le souvenir de ceux qui, éloignés de cette ville, ne peuvent que s'unir à nous du fond du cœur.

Entré à l'École normale à l'âge de vingt et un ans, Raulin sut très rapidement y conquérir une place à part : Pasteur, qui l'avait remarqué, le retint auprès de lui à sa sortie de l'École et l'attacha comme préparateur à ce laboratoire de la rue d'Ulm dont le maître devait bientôt élever si haut la réputation et où, dans le silence de ce quartier studieux, s'établissaient à chaux et à sable les bases de tant de sublimes découvertes.

C'est dans cette atmosphère si remplie d'ardeur dévouée, de foi dans le maître et d'affection réciproque que Raulin eut l'immense fortune de passer alors deux années ; l'empreinte qu'il y reçut fut ineffaçable. C'est à cette époque qu'entrant moi-même à l'École, je le connus ; non pas que la nature de ses fonctions le mît en contact direct avec nous ; mais, chaque matin, les préparateurs venaient prendre leur repas, à peu près en même temps que nous, à une table que présidait notre vénéré et regretté maître Henri Sainte-Claire-Deville ; c'était l'occasion de fréquentes causeries.

Le Raulin d'alors était presque le Raulin d'aujourd'hui. C'était le

même air de gravité douce et enjouée, mais son regard avait un éclat malicieux que l'âge tempéra plus tard ; sa répartie, restée toujours prompte, était alors peut-être plus vive et plus piquante, et il avait déjà l'assiduité continue, l'initiative méthodique et la persévérance tenace qui nous ont tous frappés.

Au sortir du laboratoire de Pasteur, il fut chargé d'une chaire de physique au Lycée de Brest puis à celui de Caen. A l'arrivée, quelle déception ! Quelle misère à côté des richesses qu'il quittait ! Ainsi, même le lycée de Caen n'avait pas de laboratoire de physique. Raulin la tête pleine de projets de recherches et tout à sa foi scientifique voulait un laboratoire, et il l'eut. Mais au prix de quelles difficultés, et le but atteint, combien étaient modestes et son installation et son outillage ! Cependant les tracas et les ennuis du début furent vite oubliés, son esprit inventif et organisateur sut tirer parti de tout et c'est dans ce petit laboratoire, pour ainsi dire à l'état d'embryon, que Raulin fit son magnifique travail sur la *Nutrition d'une Mucidinée,* travail qui, après trente ans écoulés, reste debout et classique, n'ayant pas encore été dépassé ni même égalé, et tel que, depuis les expériences de Claude Bernard sur la fonction glycogénique du foie, il n'y en a pas de plus remarquable dans l'ordre des sciences physiologiques.

Permettez-moi d'appuyer mon dire sur une haute autorité. Pasteur, qui n'était pas facile à émouvoir, trouvait les résultats obtenus par Raulin tellement étonnants qu'il fit exprès le voyage de Caen pour s'assurer par lui-même si tout était exact, et si Raulin ne se trompait pas. A son retour, c'était une admiration profonde et expansive ; il a souvent dit depuis que ce beau travail avait eu sur le développement de ses idées une influence considérable.

Aussi, demanda-t-il sa collaboration dans l'importante et féconde mission que l'Académie lui avait confiée, de rechercher les causes de la maladie qui décimait alors nos magnaneries. Ce fut pour Raulin une époque heureuse et décisive ; c'est dans le cours de ces études, dans la magnanerie même où se poursuivaient ces travaux, qu'il apprit à connaître et à aimer la jeune fille qui est la femme distinguée et bonne avec laquelle nous pleurons aujourd'hui,

opprimés dans nos sentiments d'intime justice, de la voir payer si cher à l'heure actuelle les vingt-cinq années de bonheur passé.

A la fin de 1869, Raulin fut appelé par Pasteur à Paris pour prendre la direction de son laboratoire agrandi et l'aider dans ses célèbres études sur la bière, ses maladies et sa fabrication. Il y resta jusqu'au mois de janvier 1876, partageant son temps entre les travaux du laboratoire et ses belles expériences sur l'épaillage chimique des laines qui eurent un si grand retentissement dans le monde industriel. Il quitte alors l'École normale à laquelle il avait été depuis vingt ans attaché par tant de liens, et vient fonder à Lyon l'enseignement de la chimie industrielle.

Depuis, il appartient à cette ville.

L'œuvre qu'il y a accomplie, cette école de chimie qu'il a créée avec ses sueurs et sa santé, vit au milieu de vous, je n'en parlerai pas. Mais laissez-moi vous dire que voyant ses travaux de premier établissement achevés, son École en pleine prospérité, il pensait à reprendre les études de ses jeunes années et à faire pour les végétaux supérieurs ce qu'il avait si bien fait pour les moisissures. Il m'en avait souvent entretenu, et ses projets avaient déjà reçu un commencement d'exécution.

Mais trop sûr de son courage, il ne mesurait pas sa tâche à la hauteur de ses forces ; au contraire il l'accroissait sans cesse, alors que cependant la nature venait de lui donner un premier avertissement ; et c'est au milieu de ces espérances et de ces projets que, comme pour se venger de celui qui la dédaignait, elle l'a brisé net, en aveugle, au moment où, en récompense de l'œuvre faite, il était entouré de la reconnaissance et de l'affection de ces nombreuses promotions d'élèves auxquels il avait prodigué sans compter sa science et son dévouement.

Puissent nos regrets unanimes, notre admiration affectueuse pour l'homme si bon qu'ils ont perdu, être pour sa veuve et ses enfants une consolation, de même que l'exemple de sa vie si modeste et si loyale sera, pour nous tous, un guide et un soutien.

Au nom de tous tes camarades,
adieu Raulin, adieu.

DISCOURS DE M. BEAUNE

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON

Messieurs,

Il y a dans la vie des corps, comme dans celle des familles, des devoirs cruels, mais pieux à remplir. Au milieu de ces imposantes funérailles, dans ce deuil général qui atteint non seulement le haut enseignement universitaire, mais jusqu'à la cité industrielle elle-même, sur le bord de cette tombe qu'un coup de foudre a ouverte, et autour de laquelle se pressent à la fois collègues, collaborateurs et amis, la science vient de vous dire éloquemment ses regrets. Souffrez qu'une voix s'élève, au nom de l'Académie de Lyon, pour y joindre les siens. Elle les doit au sympathique confrère à qui, il y a moins de deux ans, elle était heureuse d'ouvrir ses portes, au confrère dont hier encore elle écoutait attentivement la grave parole, et si à ses amers regrets s'en mêle un autre, c'est celui de ne tenir du hasard d'une absence qu'un interprète insuffisant.

M. Raulin se recommandait depuis longtemps à elle par ses travaux. Du jour où une thèse remarquable, bientôt renforcée de recherches originales qui jetèrent une vive lumière sur l'organisation chimique des végétaux, lui valut sans peine le diplôme de docteur,

un peu plus tard la chaire de chimie industrielle et agricole à la Faculté de Lyon, M. Raulin était désigné aux suffrages d'une compagnie qui s'honore de grouper en son sein l'élite des représentants de la science et de l'érudition locale. Elle connaissait le prix qu'attachaient dès ce moment les meilleurs juges aux patientes expériences conduites par le professeur dans son laboratoire, elle suivait surtout d'un œil de plus en plus captivé, intéressé, ses essais de création d'une école de chimie industrielle et d'une station agronomique spéciale au Rhône. D'un œil intéressé, que ce mot ne vous étonne pas, Messieurs, je le prononce à dessein, parce qu'il exprime exactement le sentiment patriotique de l'Académie, qui n'oublie jamais dans son large culte des choses intellectuelles les intérêts de la petite patrie, de notre rayonnant foyer de production, de cette grande capitale industrielle qui a succédé à la vieille cité romaine, mère et reine des Gaules, mais qui n'a rien perdu en échangeant le sceptre des Césars contre celui du travail et du commerce. Le décanat conféré à notre confrère par la libre et unanime confiance de ses collègues ne servit qu'à confirmer ses titres et nos désirs. Quand il vint s'asseoir parmi nous, sa place était marquée bien d'avance.

De ces titres, pourtant, il est au moins un que je ne puis passer sous silence. A deux reprises, pendant dix années, il fut préparateur ou sous-directeur au laboratoire du plus grand chimiste moderne, de l'illustre Pasteur. Durant dix années, il l'assista dans ses célèbres études, sur ou plutôt contre la génération spontanée. Est-ce à cette trop rare, mais très enviable école qu'il prit l'habitude de la rigueur et de la précision méticuleuse dans les recherches, de la prudence, mais de l'imperturbabilité dans les déductions, de l'élévation de la pensée enfin, de l'élévation que donne la certitude dans les conclusions ? Je ne sais, mais il me semble qu'il dut déjà en avoir le goût lui-même, tant il se montra chez nous tel qu'il était près de son glorieux maître. C'est que tout vrai savant est à la fois un héritier et un ancêtre. C'est qu'il ne comprenait pas, et ne faisait pas comprendre à ses élèves l'existence sans le labeur, ni le labeur sans l'esprit de devoir et l'accroissement moral — il me l'avouait lui-même à notre récente et dernière entrevue ; — c'est qu'à ses yeux la science

ne comporte pas les œuvres hâtives, pratiquées pour le dehors, *caupones scientiæ,* celles où l'on se dépense au hasard, pour être remboursé aussitôt, sans compter sur un autre gain que celui du soir ou du lendemain. C'est qu'en outre, il faut le répéter bien haut avec Pasteur, philosophiques ou physiques, toutes les connaissances humaines sont des voyages qui, par des sentiers divers, déposent l'homme au seuil du divin.

L'Académie — et ce n'est pas un de ses moindres regrets — n'a pu, hélas ! que trop rarement profiter de la collaboration de cet esprit actif entre tous, dont elle appréciait la bienveillance et la constante urbanité. Les écrits mêmes de M. Raulin ne le font pas connaître tout entier. Toutefois leur sobriété ne saurait permettre d'en soupçonner l'indigence. Par cela qu'il était l'ennemi des aventures, il s'en tenait étroitement à ce qu'il jugeait hors de doute, irréfutablement démontré. Dans la science pratique elle-même, la mesure est encore un signe de puissance et de fécondité.

Cette puissance et cette fécondité dans la création, qui l'attesterait mieux au surplus que l'*Institut chimique,* rêve et labeur obstiné de ses dernières années, auquel il apporta toute l'énergie des premières, auquel il donna libéralement sa vie et qui, hélas ! c'est trop certain, la lui prit ? Parvenu au faîte de son honorable carrière, à cette situation moyenne, ambitionnée des sages, d'où l'on voit d'assez près les hauteurs pour ne plus les envier, et la plaine pour tendre de bon cœur la main à ses habitants, notre confrère avait acquis le droit de regarder le plus rude de son chemin comme parcouru. Que cette mollesse lui était étrangère ! S'il avait fait beaucoup, il voulait faire davantage, il voulait couronner l'œuvre accomplie par une œuvre plus utile et plus grande encore, et, lorsque sera terminé l'édifice qu'il prépara seul, il y manquera uniquement celui qui en a jeté le plan et devait en poser la première pierre.

Messieurs, je m'arrête. Aussi bien n'est-ce pas un éloge, plus digne d'autres lèvres que les miennes, mais un simple témoignage que j'ai mission de rendre, au nom de notre Compagnie, à une mémoire qui lui restera chère. S'ils laissent derrière eux un grand vide et des larmes qui, au foyer domestique, auront peine à tarir, heureux

cependant les hommes dont l'existence, sereine comme les œuvres, s'est ainsi écoulée, de l'aube jusqu'au soir, dans le travail sans lui marchander les heures ni le salaire ou se plaindre du poids du jour ! Heureux sont-ils vraiment, car ils ont bien usé de la vie, ils l'ont épuisée pour autrui sans la gâter ou la flétrir pour eux-mêmes ; ils l'ont vue telle qu'elle est, un passage, ils ont vu la mort telle qu'elle est, un passage encore, et ils ont passé debout, docilement soumis à la loi inéluctable de l'humanité, la pioche, le livre ou l'éprouvette à la main, mais le regard levé vers la source invisible des nobles inspirations et des éternelles récompenses !

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR CAZENEUVE

ANCIEN PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET INDUSTRIE DE LYON

Messieurs,

Au nom de la Société d'agriculture, sciences et industrie de Lyon, je viens apporter à la mémoire de Jules Raulin un légitime tribut d'hommages que lui méritaient son dévouement inaltérable pour la science, son esprit avide de vérité et de progrès, inspirant le respect à tous, enfin son caractère large et élevé qui lui conciliait toutes les sympathies et lui a valu des amitiés solides.

Notre regretté collègue appartenait à notre société plus qu'à toute autre. Les travaux de chimie appliquée à l'agriculture, à la sériciculture et à la biologie l'amenaient périodiquement au milieu de nous pour quelque communication originale.

Chacune révélait une grande profondeur d'analyse, un désir ardent de mettre en lumière la vérité sans qu'aucune ombre en obscurcît les contours.

Raulin était imprégné de la méthode scientifique pastorienne. Il ne présentait jamais une communication scientifique orale sans soulever de lui-même toutes les objections possibles qu'il énumérait une à une, puis qu'il combattait pied à pied. On sentait qu'il plaidait la cause de la vérité devant les autres après l'avoir plaidée devant lui-même et qu'il avait dû vaincre ses propres hésitations avant de songer à gagner

les convictions d'autrui. Je fais allusion à ses expériences de chimie agricole où les déductions sont toujours si difficiles à conduire.

Aussi les faits qu'il avançait laissaient-ils peu de prise à la critique. Il procédait comme son maître Pasteur.

Son esprit scientifique scrupuleux, méthodique et prudent l'avait d'ailleurs désigné de bonne heure à la confiance de son glorieux maître pour l'aider, il y a une trentaine d'années, dans ses recherches mémorables sur les maladies des vers à soie. Il n'est nullement douteux que sa collaboration fut précieuse pour mener à bien ces études nouvelles d'une délicatesse extrême qui nécessitaient des observations aussi multipliées que patientes et sagaces.

Le collaborateur, l'élève allait bientôt lui-même frapper un coup de maître.

Son travail classique sur l'*aspergillus niger* ouvre tout à coup à la chimie biologique des horizons nouveaux et imprévus. Des traces infinitésimales d'un métal peuvent donner à la vie cellulaire un surcroît intense d'activité, tandis que des traces impondérables de tel autre peuvent la paralyser et l'anéantir.

L'imagination resta un instant confondue par ces révélations d'ordre expérimental nous montrant l'atome de la matière brute apportant à la matière vivante le *primum movens* de ses vibrations animées, ou au contraire entrant en conflit et la frappant d'un arrêt de mort aussi magique que mystérieux.

Tout un programme de recherches de chimie physiologique était ainsi magistralement tracé par le brillant élève de Pasteur.

Jules Raulin aurait, sans aucun doute, ajouté de nombreux chapitres à cette introduction remarquable, si l'organisation et la prospérité de la Station agronomique du Rhône qui lui avait été confiée, si la création et le bon fonctionnement de l'École de chimie industrielle qu'il avait créée, si enfin les charges du décanat de la Faculté des sciences ne l'avaient détourné quelque temps des recherches de laboratoire.

Ces graves occupations l'empêchèrent également d'accepter la présidence de notre Société qui lui fut offerte à plusieurs reprises, et où l'appelaient tout particulièrement la nature de ses travaux, aussi bien qu'un passé scientifique qui aurait éloigné toute compétition.

Mais il était modeste et se souciait fort peu des présidences. S'il aimait et voulait jouer les premiers rôles, c'était sous l'empire très vif du désir d'être utile, possédant le juste sentiment des services qu'il se sentait capable de rendre, et non point qu'il fût guidé par un sentiment étroit de domination et de préséance. Il avait l'âme noble, l'esprit large et généreux. Il mit une grande ardeur, ces derniers mois, à faire aboutir la création de notre Institut chimique qui va s'élever bientôt, grâce à des efforts combinés dont il fut d'ailleurs la cheville ouvrière.

Ne croyez pas qu'il aspirât à en être le directeur. La gloriole attachée à la première place le laissait indifférent. Nous serons tous directeurs à tour de rôle, disait-il à ses collègues de la chimie. Et cependant son ancienneté le désignait tout naturellement pour diriger la nouvelle création. Mais sa première pensée était de s'effacer, désireux avant tout de dénouer les entraves, s'il en pouvait surgir, afin de favoriser de tout son pouvoir l'éclosion d'une œuvre d'intérêt général, destinée à jeter un vif éclat sur notre foyer scientifique.

Lyon, la grande cité industrielle, aura donc enfin des laboratoires dignes d'elle où germeront de fécondes découvertes, éléments de sa continue prospérité. La science de Lavoisier, devenue l'enfant chérie de l'Allemagne, aura donc à Lyon son temple et ses autels. C'était le rêve de Raulin à la veille d'être réalisé, de donner à son École de chimie industrielle encore embryonnaire tout le développement qu'elle comporte. Il voulait aussi pour les services de chimie de la Faculté de médecine une large demeure au sein du nouvel Institut. Plus que personne il comprenait que la chimie biologique, qui tient aujourd'hui une si large place dans les préoccupations médicales, devait être outillée avec toutes les ressources de la science moderne.

Ces derniers temps, avec un empressement affectueux, avec un entrain tout juvénile il venait entretenir ses collègues de la Faculté de médecine de projets d'avenir. Je lui rendais de fréquentes visites afin que l'entente fût complète avant la mise en œuvre. Il allait au devant des objections, mais surtout sollicitait les avis avec cette bonne foi et ce désintéressement qui sont le propre des natures d'élite voulant tout sacrifier au bien et prêtes à laisser de côté tout sentiment d'amour-propre.

Au moment même où notre Institut chimique va s'élever, où les moyens d'action sont prêts, où le programme est arrêté et tracé, la mort impitoyable vient briser brusquement ces relations si cordiales, qui étaient si bien faites pour nouer d'une façon durable les premiers liens de notre unité universitaire.

Et notre éminent collègue a eu le chagrin poignant de sentir la mort l'arracher cruellement au rêve de sa vie scientifique, au moment même où ce rêve allait s'accomplir. Puisse-t-il, du moins, dans ce moment de suprême désolation, au milieu des consolations que lui prodiguaient les siens, avoir emporté dans la tombe la douce persuasion que ses collègues de la Faculté de médecine, que ceux de la Société d'agriculture, que ceux enfin de l'Université lyonnaise tout entière l'honoraient d'une profonde estime et garderont dans l'avenir religieusement sa mémoire !

DISCOURS DE M. A. SEYEWETZ

CHEF DE TRAVAUX A L'ÉCOLE DE CHIMIE, PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DE CHIMIE INDUSTRIELLE

MESSIEURS,

C'est sous le coup de l'émotion causée par cette mort si foudroyante qui enlève à notre affection le meilleur des maîtres, que je viens au nom de la Société des anciens élèves de l'École de chimie, dont M. Raulin était président d'honneur, rendre hommage sur cette tombe qui va se fermer à l'homme de bien dont le souvenir restera éternellement gravé dans nos cœurs.

L'existence du savant d'élite que la mort nous ravit aujourd'hui d'une façon aussi inattendue n'a été qu'une longue suite de dévouements et de labeur, et nous étions en droit d'espérer conserver encore pendant de longues années parmi nous notre bien vénéré maître.

Aussi sentons-nous la perte irréparable que nous faisons tous. Nous allons être privés de ses sages avis, véritables conseils paternels, qu'il nous prodiguait sans cesse dès notre arrivée à l'École, pour nous les continuer ensuite, sans relâche, au cours de notre carrière industrielle.

Nous lui devons tous d'être aujourd'hui ce que nous sommes, car aucun père ne se préoccupa jamais plus de l'avenir de ses enfants que notre maître de la réussite de ses élèves.

Infatigable, toujours prêt à rendre service, se faisant un devoir de former des hommes capables de se rendre utiles à l'industrie et au

pays, voilà, Messieurs, l'homme que nous pleurons tous aujourd'hui.

Plus que tout autre, j'ai pu apprécier les grandes qualités de cœur de notre bien-aimé maître.

Plus que tout autre, ses pensées intimes concernant son École m'étaient connues, et que de fois ne m'a-t-il pas entretenu de ses projets d'avenir !

Son rêve le plus cher était la gloire de notre École de chimie et malgré ses occupations multiples rien n'échappait à sa vigilance.

En un mot, cette École qui était son œuvre il la voulait grande et prospère comme tout ce qu'il entreprenait, faisant du patriotisme dans la science en substituant dans notre industrie les chimistes français aux étrangers.

Telle a été sa pensée, tel a été son but et quels beaux projets d'avenir ne formait-il pas, lorsque la mort inexorable l'a frappé en pleine activité, au moment même où il allait voir se réaliser dans cet institut chimique, dont il était le promoteur, une partie de ses rêves.

Relevons nos courages abattus ! Montrons-nous dignes de sa confiance en continuant les traditions de l'œuvre créée sous son impulsion puissante. Qu'elle suive son cours et qu'il repose en paix, en pensant que ses élèves chercheront toujours à rester dignes d'un tel maître.

Nous adressons ici à toute une famille éplorée, l'expression de notre plus profonde douleur. Nous souhaitons que toute l'affection que nous portions à notre vénéré chef soit un allègement sensible à leur souffrance.

S'ils ont perdu le meilleur des époux et le meilleur des pères, nous disons adieu au meilleur des maîtres.

DISCOURS DE M. G. LOCHON

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS

Messieurs,

A milieu du deuil qui frappe l'Université lyonnaise tout entière, les étudiants s'associent à leurs professeurs pour pleurer celui qui vient d'être ravi si subitement à l'affection des siens.

Aussi, je viens au nom des étudiants lyonnais et plus particulièrement au nom des membres de l'Association générale des étudiants, rendre un dernier hommage à M. Raulin, doyen de la Faculté des sciences, membre du Comité consultatif de l'Association.

Tous ceux de nos camarades qui l'ont approché diront combien ce maître savait se faire aimer.

Au laboratoire, ses élèves devenaient, grâce à son enseignement paternel, des hommes instruits et utiles à leur pays; ils ne se séparaient de lui, après deux ans d'étude, qu'avec regret.

Mais ses élèves n'étaient pas seuls à l'apprécier. Tous les étudiants qui avaient besoin de ses conseils et de ses lumières étaient sûrs de trouver en lui un soutien dévoué.

Toujours prêt à rendre service, il avait fait sienne la cause des étudiants. Il aimait à se mêler à eux et à resserrer les liens de solidarité qui doivent unir professeurs et élèves.

Aussi avait-il accepté avec empressement le titre de membre du Comité consultatif de cette Association qui le remercie aujourd'hui de tout ce qu'il a fait pour elle et qui lui adresse un dernier adieu.
